

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

« Le salon de la Princesse de Guermantes était illuminé, oubliieux et fleuri comme un paisible cimetière » affirme le narrateur du Temps Retrouvé à l'issue du roman, pendant le "bal des têtes". L'attelage liant ces trois adjectifs surprenants au salon, se double d'un hypallage qui associe l'"oubli" auxquels les invités du salon sont condamnés au salon lui-même. Le lecteur, arrivé au bout du roman, se trouve ainsi confronté à un constat accablant : les personnages comme les lieux s'appêtent à mourir, à disparaître, et le titre de l'ouvrage ne peut être honoré : le temps perdu n'est pas retrouvé. C'est ce que note Bernard de Fallois dans son article « Lecteurs de Proust » lorsqu'il évoque l'expérience que fait le lecteur du Temps Retrouvé : « Le lecteur de Proust est brusquement exposé à une double déconvenue : il découvre à la fois que le temps retrouvé ne l'a pas été, puisque la révélation triomphale qui clôt le livre consiste moins à retrouver le temps qu'à le supprimer, à le dépasser, à le dissoudre, et que la joie qu'il nous propose est aussi irréelle, aussi sublime et peu attirante qu'une vie éternelle où nous n'aurions plus ni cœur, ni visage, ni personnalité » L'expérience de la lecture est donc au cœur de la réflexion du critique, estimant que le lecteur est confronté à une "double déconvenue", c'est-à-dire une double surprise déceptive qui surviendrait à la fin du roman, "brusquement" comme l'indique l'adverbe.

Cette déconvenue tenait d'abord dans une "découv[erte]", une mise à nu, du caractère presque mensonger du titre puisqu'il attendait que le temps soit retrouvé alors que la "révélation triomphale" qui survient dans la bibliothèque du salon des Quermantes consiste à "supprimer", "dépasser" ou encore "dissoudre" le temps. Les trois crises renvoient à une opération de soustraction du temps, qui disparaît alors qu'il avait dû réapparaître. Aussi la "joie" associée à cette "révélation" est-elle "irréelle", et donc "peu attirante" pour le lecteur, le reléguant à du "nullisme": soit une joie inaccessible et même repoussante. Le critique la compare en effet à la "vie éternelle" dans ce qu'elle recouvre d'anonyme et monstrueux, sans "corps, ni visage, ni personnalité": subrepticement, c'est aux êtres chimériques fuchés sur des "échasses de temps" que le critique se réfère. La première déconvenue serait donc liée à la découverte d'un temps finalement "disparu" et d'une éternité repoussante pour le lecteur. Et cela il ajoute: « Et il découvre en même temps que le salut cherché par Proust n'était valable que pour lui, qu'il a accompagné en vain l'auteur jusqu'à une vocation dont il est le seul à entendre l'appel. La dernière porte, qui s'était enfin ouverte après tant de tentatives infructueuses, s'est aussitôt refermée sur Proust. Il y a quelque chose de funèbre et qui ne tient pas seulement à ce que le vieillissement et la mort en sont le décor extérieur, dans la magnifique musique du Temps Retrouvé. La deuxième versant de cette déconvenue est donc lié à ce que l'issue de la quête menée par Proust demeure inaccessible au lecteur: l'écrivain "découvre" sa "vocation" mais cette découverte lui est réservée. Le critique emprunte à Proust lui-même la métaphore de la porte, puisqu'on peut lire dans le Temps Retrouvé: "on a ouvert toutes les portes qui ne donnaient sur rien et la seule où on peut entrer et qu'on aurait

cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir, et elle s'ouvre. >> Cette porte est, pour le narrateur, celle de l'"avertissement" qui nous conduit à la vérité. La porte s'ouvre donc sur ce que le critique appelle la "révélation triomphale", mais de laquelle le lecteur serait tenu à l'écart. En somme, le "double déconvenue" tiendrait conjointement dans un temps irrémédiablement disparu, voire supprimé, et dans l'impossibilité du lecteur à accéder à la vocation découverte par l'écrivain qui constitue justement son "salut", soit sa réponse à la mort. Bernard de Fallois suggère donc que l'issue du roman n'offre pas de réponse au lecteur, en lui refusant l'accès à la "porte" et en le faisant rebouter dans un temps disparu. Cela sous-tendrait alors une dimension "funèbre" du roman qui donne lieu à des échecs et reboute "musquement" après avoir ouvert la possibilité d'une "issue" dans le "joie". Si la "musique" n'en est pas moins "magnifique", c'est la fin du roman que le critique pointe du doigt. Or le lectorat, pens qui l'œuvre est pourtant tendue semble mis à distance de la découverte de l'écrivain à l'issue de l'ouvrage.

À l'issue du Temps Retrouvé le lecteur est-il confronté à l'échec de la "révélation" qui supprimerait le temps et réserverait une réponse, dans la vocation, au seul Proust?

Nous venons dans un premier temps qu'à la fin du livre, le lecteur est doublement déçu par la disparition "funèbre" du temps et l'inaccessibilité de la révélation proustienne. Il s'agit cependant de nuancer cette réponse, en questionnant la place de cette fin au sein de l'ouvrage qui donne des clefs de lecture d'une structure temporelle complexe sous-tendant à elle seule un renouvellement de la compréhension du temps. Enfin, nous venons que la dimension réflexive de la fin de l'œuvre s'inscrit dans un roman mettant en scène un personnage, qui nous révèle un appetit propre progressif et fictif.

À l'issue du roman, la "matinée de Quermantes" donne lieu à un double épisode qui hantise le lecteur et semble abolir le temps. Le narrateur découvre dans

un premier temps "du temps à l'état pur" et accédant à son passé par le mécanisme de la "mémoire involontaire" qui rend présent des événements passés par le biais d'une sensation commune à deux temps : l'odeur des madeleine, la sensation des parés inégaux, l'humidité d'une serviette, le ramènent à des temps révolus qui resurgissent. Mais Bernard de Fallois souligne que cette découverte ne donne pourtant lieu qu'à une expérience déceptive de disparition du temps. En effet, après cette révélation, le retour dans le salon de Guermantes à l'occasion du "Sal des têtes" se tient comme une chute dans une "funèbre" dimension atemporelle. Le narrateur y découvre ses anciens amis transfigurés par le temps, méconnaissables, et livrés à ce que le critique nomme une "vie éternelle" chimérique, déceptive : « Comme si les hommes étaient fichés sur de vivantes échasses, grandissant sans cesse, parfois plus hauts que des clochers, et d'où d'un coup, ils tombent ». Cette resaisie métaphorique des hommes souligne la violence de cette condition atemporelle : fichés sur du temps, les hommes semblent y échapper, et le temps devient une encre qui se clot avec violence sur le mort. Le "surcroûte" de cette phrase (comme le soulignait Proust lui-même dans une lettre de 1919 à Gallimard), marquée par la multiplication de propositions jusqu'à l'hypersat, souligne cette superposition monstrueuse du temps. On voit ici comme le "temps" semble tout à coup violemment perdu et recité d'images effrayantes pour le lecteur.

La structure même du roman, jusqu'à la matinée de Guermantes, semble suggérer à une échelle macrostructurale l'abolition du temps. Quette, dans Figure III, ressaisissant la structure temporelle de toute la Recherche, a souligné ce qu'il nomme une "abolition du temps dans la mémoire" au sein de cet épisode. Il compare ainsi les cent quatre vingt pages du premier épisode du premier tome, "Combray", s'étalant sur dix ans, au nombre de pages du Temps Retrouvé qu'il divise en trois temps : "l'insouffrance" ressemblant trente pages pour quelques jours, "la guerre" cent quarante pages pour quelques semaines, et enfin "la matinée à l'hôtel de Guermantes" qui propose cent quatre vingt dix pages pour deux ou trois heures. Il note ainsi que le nombre de pages augmente considérablement, pendant que le temps

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

s'amincit. La place que prennent les souvenirs s'étendant considérablement, au gré des amamnèses du narrateur, c'est le temps du récit qui se voit disparaître. Aussi la déconvenue du lecteur est-elle due à cette disparition sensible du temps de l'ouvrage, qui ne retrouve éphémèrement que le temps "perdu" au détriment du temps présent. Quelle y voit la disparition de l'ouvrage lui-même, qui s'éteignait dans cette quête "analeptique" du temps. Dans l'expérience de la lecture, le lecteur est donc confronté à un narrateur qui doit trouver sa "vocation" en retrouvant le passé perdu, mais ne nous donne sensiblement accès qu'à la fête effective du temps du récit, comme englouti dans la réminiscence. Le monde qui a été offert alors au lecteur sensible s'écroule subitement pendant le sal des têtes, tant et si bien que le Duc de Quermantes "n'était plus qu'une ruine, mais ruineuse, et moins encore qu'une ruine, cette belle chose romantique que peut être un rocher dans la tempête". Les personnages subissent une violente destruction, comme si le présent était annihilé sous les yeux du lecteur.

Or seul l'épisode des réminiscences, et ce qu'il apporte des réponses au narrateur, semble pouvoir dire le secret du temps pour le conduire vers sa vocation — soit la quête du roman, comme l'annonçait déjà le Côté de

Guermantes : "la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire". Pourtant ledite vocation demeure elle-même à l'état prévisionnel, et le lecteur est comme empêché au moment où il pourrait lui aussi passer la "porte". En effet, le narrateur affirme à l'issue de l'œuvre : « J'entreprenais mon ouvrage à la veille de mourir ». La mort de l'œuvre auquel le lecteur est confronté se double de l'annonce de celle du narrateur. Michel Charles dans son Introduction à l'étude des textes souligne ainsi le "statut prétextuel de l'œuvre de Proust" qui a été lue par le lecteur mais lui demeure paradoxalement étrangère car l'œuvre du narrateur n'existe pas encore. La "porte" évoquée par Bernard de Fallois reste ainsi fermée au lecteur qui l'entrevoit dans l'apparition d'une vocation mais n'en découvre pas le secret. Les deux déconvenues évoquées par le critique se croisent donc puisque le lecteur est confronté à la disparition du temps du récit, de ses personnages et par suite à l'amuïssement de cette vocation dont il n'a pu qu'entrevoir la silhouette. En risquant sa mort à venir, qui semble pouvoir empêcher la naissance de son ouvrage, le narrateur lui-même souligne la vanité attachée à cette vocation. En ce sens, seul Proust pouvait se dire le secret qu'il invisibilise au lecteur, d'où l'adjectif employé dans la citation sus-citée : "la vocation invisible", conduisant à l'appel inaudible pour le lecteur, qu'évoque le critique. C'est dans cette "funèbre" atmosphère que se meurt la possibilité, pour le lecteur, d'accéder à son tour au salut.

La "double déconvenue" auquel le lecteur est soumis à l'issue de l'ouvrage se tient donc dans la disparition et du roman, et du protagoniste, et des personnages et par suite du temps. Si l'on en revient à la description

sus-citée du Duc de Guermantes, qui soulignait la "ruine" à laquelle étaient promis les personnages du roman, on peut cependant noter que Proust l'inneuve de mouvement avec l'image de la "vague" qui s'écrase contre le rocher : cette vague métaphorise la survivance du temps, inarrêtable, que suggère la "magnifique musique du Temps Retrouvé". Si le temps meurt ici stylistiquement, c'est bien qu'il ne disparaît pas complètement, et il faudrait peut-être plutôt y voir un renouvellement de la structure du temps.

La structure temporelle du Temps Retrouvé est en fait bouleversée par Proust, qui semble transfigurer le temps (comme les visages) plutôt que le "supprimer" ou le "dissoudre". Si Genette fait de la Recherche le matériau de son travail, c'est qu'il y trouve un renouvellement de la compréhension du temps, et en particulier dans son dernier tome qui nous intéresse ici. La fin du roman, pendant le bal des têtes, figure dans les visages le travail du temps : et au lieu de l'invisibiliser aux lecteurs, Proust "incarne" ce qu'il a découvert du temps dans ces êtres chimériques qui en deviennent l'allégorie. Proust nous rend ainsi le temps palpable, visible. Le secret du temps tient chez Proust à ce qu'il n'est pas chronologique ; c'est ce qu'il écrivait dans un article du Figaro : « les romanciers sont des sots qui comptent par jour et par année. Les jours sont peut-être égaux pour une horloge, pas pour un homme ». Contre la tradition romanesque, Proust a donc renouvelé dans son œuvre la structure du temps en offrant au lecteur sa "révélé". On peut à ce titre citer le très-parlant épisode de la lettre reçue par le narrateur de Charlus : « le deuxième fait date d'après le mort de monsieur de Charlus. On m'apporta quelques souvenirs qu'il m'avait laissés, et une lettre à triple enveloppe, écrite au moins dix ans avant sa mort. Mais il avait été gravement malade, et avait pris ses dispositions, puis s'était rétabli avant de tomber dans l'état dans lequel nous le venons le jour d'une matinée chez la princesse de Guermantes. La lettre, restée dans un coffre fort avec quelques objets qu'il léguait à des

amis, était restée là sept ans, sept ans pendant lesquels il avait complètement oublié Morel. » En l'espace de deux phrase, l'écrivain multiplie les anisochronies en se référant au passé par des analepses et au futur par des prolepses qui le conduisent à la fin du roman (la matinée) et au-delà même des bornes du roman qui ne voit pas mourir Charles. Ce faisant, Proust bouscule la temporalité en lui refusant toute chronologie, mais donne également à son roman une impulsion vitale : la fin, contrairement à ce que suggérait Bernard de Fallois, est bien intégrée au temps du roman, et déjà l'état déplorable de Charles y est annoncé dans son cheminement (ce qui contraste avec le soudaineté du rugissement dont jouera le sal des têtes, et le roman meurt même à sa fin en faisant exister ce qui ne nous est pas relaté. Il n'est donc pas de "vie éternelle" mais une structure romanesque capable de reproduire la vérité du temps.

Or le temps proustien tient dans une liaison des événements de la vie transcendant toute chronologie, et multipliant les présents : la réminiscence tient ainsi dans la mise en relation du passé et du présent, qui fait advenir le premier comme présent. Le temps retrouvé l'est en ce sens que Proust fait revenir le passé de son protagoniste et par cette anamnèse nous livre le secret de sa conception du temps, dans laquelle réside peut-être son salut. On peut, à cette fin, convoquer l'une des réminiscences du héros : « la salle à manger marine de Balbec [...] avait cherché à ébranler la solidité de l'hôtel de Guermantes, à en forcer les murs et avait fait vaciller un instant les canapés autour de moi ». Les verbes employés soulignent l'entrée "violente" du passé dans le présent au point d'en faire trembler les murs. La présentification du passé est donc rendue palpable et le lecteur assiste à la transfiguration du décor romanesque. Stylistiquement, Proust ressaisit ce phénomène dans la "métaphore" dont il fait l'instrument de cette reconfiguration du temps : « Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il en dégagea leur rapport en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps ».

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

dans une métaphore. » La métaphore apparaît ainsi comme matérialisation stylistique de cette mise en relation des temps qui rend le passé présent. Peut être en ce sens peut-on faire de la métaphore la "porte" que Bernard de Fallois jugeait close : le lecteur peut accéder au "temps à l'état pur", retrouvé, reconstruit, au gré du style de l'écrivain.

Aussi le "salut" trouvé par Proust est-il rendu sensible au lecteur par son expérience de la lecture du Temps Retrouvé. Le lecteur est en effet comme transporté d'un lieu à l'autre de la Recherche par ce que Proust nomme "les étoiles des carrefours" où viennent converger les routes venues, pour notre vie aussi, des points les plus différents. » Le lecteur, se voyant lire d'autres tomes vit ainsi l'expérience du navigateur. En ce sens, la dernière partie de l'ouvrage, où rejaillissent les réminiscences, expose au contraire le lecteur à une "révélation triomphale" puisqu'il suit sa propre lecture. La réminiscence attachée à la lecture de François de Champi est alors une mise en abîme de notre propre expérience de lecture : Combray y ressurgit et avec elle le lieu de notre propre lecture. Ce passage du Temps Retrouvé est d'autant plus significatif que la paperolle sur laquelle Proust l'a écrit métaphorise cette transcendance du temps. L'épisode de la lecture était en effet d'abord écrit sur le "cahier 10" puis a été déplacé par Proust

pour rejoindre sa réminiscence dans le Temps Retourné : le cahier réunit trois versions du texte (1909, 1910, 1917) et les joint artificiellement par des collages qui nouent usuellement les deux époques. Le papercoll se tient donc véritablement comme une métaphore dynamique de l'expérience que fait le lecteur de sa propre traversée du temps. Le salut offert par la réminiscence est donc bien perceptible au lecteur qui fait l'expérience de la redécouverte, dans le présent de la lecture, du temps perdu.

Le renouvellement proustien du temps tient dans le dépassement d'une logique proprement chronologique, qui se voit renouvelée par le résurgissement du passé dans le présent. En faisant intervenir "le bal des têtes" après l'"adoration perpétuelle" Proust renvoie une nouvelle fois le lecteur au contact des créatures passées comme s'il s'agissait de les réunir pour concentrer l'expérience de sa lecture — soit : une expérience du temps, ouvrant, le temps "d'une lecture, sur le salut. Bernard de Fallois, évoquant la "double déconvenue" du lecteur à la fin du livre, se doit de mettre de côté sa dimension romanesque, la circonscrivant à un essai. Or cette expérience du temps est en fait proprement romanesque, et tient notamment au plaisir de voir évoluer des personnages qui se retrouvent ultimement (pour nous) lors du bal des têtes. Ce n'est donc pas tant le "salut cherché par Proust" auquel le lecteur a accès, mais bien celui que cherche le héros - narrateur au sein d'une œuvre fictive -

La "vocation" du narrateur n'est pas celle de Proust, et cette confusion naît du récit lui-même qui dissémine les perturbations, en nommant notamment par "mégarde" le personnage "Maucel". Dans le Temps Retourné, le narrateur

se voit ainsi attribuer des œuvres de Proust, à l'instar de la traduction de Sisame et les Lys de Ruskin, ou plus habilement encore de Les Plaisirs et les jours qu'une note de l'auteur cite lorsque le narrateur évoque des écrits de "jeunesse" qu'il aurait fait lire à Bergotte. Mais cette confusion s'est vite faite que le lecteur comprend que les "quelques esquisses" évoquées dans le présent de la narration, soit en 1913, correspondraient en fait au Côté de Guermantes si le narrateur était un avatar de Proust.

Ce dernier affirme en effet dans une lettre à René Char de 1914 que, dans son œuvre, "il y a un monsieur qui dit "je" (...) (et qui n'est pas moi)". Aussi la vocation, comme le salut, ne peuvent-ils aucunement être attribués à Proust. Or ce héros en quête de vocation, Proust s'en met d'autant plus à distance qu'il affiche lui-même sa volonté de mettre à nu cette recherche de la vérité (du temps) au gré de ses erreurs. Il écrit aussi dans une lettre à Jacques Rivière en 1913 : « Cette évolution d'une pensée, je n'ai pas voulu l'analyser abstraitement mais la créer, la faire vivre. Je suis donc forcé de peindre les erreurs, sans croire devoir dire que je les tiens pour des erreurs, tant pis si le lecteur croit que je les tiens pour la vérité ». Contrairement à ce que l'adverbe "ensequement" suggérait dans la citation, le héros, et avec lui le lecteur, apprend progressivement la vérité. La "clôture" du livre n'empêche donc pas la révélation, mais celle-ci a été livrée par touches progressives au lecteur. Ainsi l'image de la "musique" qui emploie Bernard de Fallois est-elle en ce sens éclairante : chaque "couplet" que forment les erreurs du narrateur construit la pensée du héros et véhicule la vérité qui empiètera la "vocation". Proust a donc intégré cette pensée à un roman, ce qui le distingue d'un essai qui mettrait froidement en avant sa conception du temps. Jean-duc Fraisse affirmait ainsi que le roman "sécrète" de la pensée plus qu'il ne la génère : c'est la fiction qui soumet la quête de ce salut.

En ce sens, au lieu de réduire la "porte" évoquée par Bernard de Fallois, après Proust, comme fermée au lecteur ; on pourrait dire que le roman met en scène diverses portes qui toutes concourent à mettre en scène cette "évolution d'une pensée". La curiosité du lecteur est ainsi attisée lorsque

le héros, au gré d'une "promenade" dans le Paris de 1916, se trouve confronté à une scène "violente" dans l'hôtel de Jupien, scène qu'il croit d'abord être de guerre : « J'aperçus dans la chambre un œil-de-bœuf batté dont on avait oublié de tirer le rideau. Cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil-de-bœuf, et là, enchaîné à son lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Charles; je vis, déjà plein de sang et couvert d'échymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis Monsieur de Charles. » Cette longue phrase, "surmoulée", s'étend sur le mode de la suspense : l'identité de M. de Charles n'est révélée qu'après de multiples ajouts. Le regard du héros traverse donc une "porte" toute romanesque et prend le temps de nous en lire le secret - temps qui se calque sur sa propre perception progressive. Cet épisode se tient, comme beaucoup d'autres, sur le mode de la révélation : elle n'est jamais brusque mais prend le temps de la conscience. À la fin du roman, le lecteur n'est donc pas exposé à une déconvenue qui tiendrait dans son impossibilité à franchir la même "porte" que Proust : il suit les pas d'un narrateur qui apprend à force de franchir des portes et les ouvre au lecteur. En ce sens, il y a une logique topographique de la matinée à l'hôtel de Guermantes : le héros y franchit diverses portes (l'entrée après le Cour, celle de la bibliothèque et enfin celle du salon) et la dernière, celle donc du salon, livre au lecteur l'ultime découverte du temps incarné. Notons à ce titre que les descriptions des personnages se voient chaque fois construites sur le mode de celle de Charles : les figures y sont décrites dans leur étrangeté avant que la reconnaissance n'advienne au gré d'un : « c'était [...] ». La dernière porte est donc bien franchie par le lecteur.

Ce franchissement doit cependant toujours être "relativisé" par le lecteur. Si la réalité proustienne du temps semble se tenir derrière la porte, elle n'est en fait une nouvelle fois que celle du narrateur avec laquelle Proust se tient à distance. Le bal des têtes, malgré sa dimension presque métaphysique, est en fait bien la fin d'un roman, d'une aventure fictive. 12/15

Epreuve - Matière : 102 0775 Session : 2023

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Il convient à cet égard de noter la distance ironique que peut constituer l'emploi d'une gémination par le narrateur : dérivant des invités, il utilise à deux reprises le terme "Gaga". Ce dernier par le redoublement de sa consonne, reproduit le balbutiement des personnes âgées de façon presque onomatopéique. Ce faisant, par un détail ironique, le portrait de ces "allégories" du temps devient celui de personnes âgées réelles. Cette distance ironique survient également dans le patronyme du duc "d'Argencourt", trivialement à court d'argent car ruiné par la défaite allemande. Il est alors qualifié métaphoriquement de "molle chrysalide", et "physiognomonie" de Lavater est employée pour faire advenir physiquement sa déchéance sociale. On peut même noter que l'étymologie de "chrysalide", renvoyant à "doré" lui rend sciemment et ironiquement ses lettres de noblesse. Le bal des têtes doit donc être pris avec distance et la métaphysique proustienne reconduite, au moins en partie, à la pensée d'un personnage confronté à un monde fictif. Si le duc d'Argencourt perd son "visage" comme le suggérait la citation de Bernard de Fallois, cela ne lui confère aucune "vie éternelle" mais le mue en un personnage fictif dont la condition sociale serait déterminante. Ce retour au monde après l'épisode des réminiscences souligne la nécessité pour le lecteur de ne pas perdre de vue la dimension fictive de l'œuvre : et peut-être cette mise à distance

est-elle la véritable "révélation triomphale" qui s'offre à lui à la clôture de l'œuvre. On trouve à cet effet un avetissement de Proust dans Le Temps Retrouvé : "un roman dans lequel on voit les choses est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix". Il convient donc de se méfier de cette étiquette trop visible, car la vocation doit demeurer invisible.

Le double épisode de l'adoration perpétuelle ruinée du bal des têtes, dans lequel le narrateur accède au temps perdu avant de retomber dans un présent funèbrement teinté de mort, pouvait nous donner le sentiment que la quête du narrateur est demeurée vaine. Pourtant le roman nous donne bien accès à du "temps à l'état pur" dans le bouleversement chronologique qu'il met en œuvre macrostructurellement par le lien entre les événements et microstructurellement dans la métaphore. Or cette retombrée du bal des têtes, en ouvrant "la dernière porte" nous livre la vanité des réponses apportées par l'œuvre dont la dimension romanesque doit toujours être rappelée. La citation de Bernard de Fallois illustre la façon dont le lecteur peut se laisser prendre au jeu au point d'en oublier qu'il n'accompagne pas Proust sur le chemin du salut, mais un personnage en quête de sa propre vocation. Peut-être la vraie sortie du temps, pointée du doigt par le critique, est-elle alors celle du lecteur contraint de comprendre, à l'issue de la fastidieuse Recherche, qu'il était bien pris dans une fiction. Et la "porte" du livre lui ouvre alors une "vérité" du temps, celle qui éprouve la lecture en proie à cette chronologie bouleversée, au suspense et aux découvertes du narrateur. En somme « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature » affirme le narrateur, et Proust de dire que le lecteur

découvre dans l'œuvre sa propre histoire. C'est donc le temps du lecteur qui a été troublé dans une œuvre capable de le soustraire au temps.

